

> Israël dans l'œil d'une nouvelle immigrante parisienne

Jeune auteure française, installée depuis quatre ans en Israël, Sophie Stern a entamé son premier roman (publié) sur les bancs de l'oulpan, ce lieu unique où chaque nouvel immigrant doit passer cinq heures par jour.

«**R**ecommmencer ailleurs» qui paraît aux éditions *Avant-propos*, dans la collection Matanel, dirigée par l'écrivain Ami Bougamim, est le singulier récit d'une Française qui découvre Israël. Rencontre à Tel-Aviv, l'une des trois villes avec Jérusalem et Haïfa, qui jalonne cette traversée.

Recommencer ailleurs, c'est une formule générale qui dans votre roman se rapporte à une situation particulière: l'Aliya. Ce choix de vie a-t-il une portée universelle?

Recommencer ailleurs, dans le cadre de ce récit, c'est recommencer en Israël. Mais il y a aussi une dimension existentielle dans cette action parce que c'est un rêve qui traverse l'esprit de chacun d'entre nous, et dépasse largement le cadre de l'Aliya. Cela signifie qu'on n'a pas tout trouvé ici et qu'il reste une béance, le désir de remettre certains acquis en jeu, quitte à perdre un peu de sécurité ou de confort au passage pour tenter de vivre autre chose. Recommencer ailleurs résonne comme une seconde chance. Il fait écho à cette phrase de la Michna qui hante la narratrice: «Quand on change de lieu, on change de chance».

Ce roman en partie autobiographique démarre à Paris. La narratrice, qui enseigne l'histoire à une classe de terminale au sein d'une école juive française, découvre l'enthousiasme de ces jeunes vis-à-vis de l'Aliya. Un milieu assez différent de celui dans lequel vous avez grandi...

En effet, je viens d'un milieu parisien, détaché de la tradition religieuse et sans ancrage communautaire. L'Aliya était loin de constituer une évidence dans mon parcours de vie, contrai-



rement à ces jeunes qui effectuent leur scolarité en école juive et pour lesquels l'Aliya représente l'aboutissement logique d'un projet éducatif sioniste. Il me semble que pas mal de jeunes Juifs aujourd'hui se sentent en sursis en France, voire dans une impasse, comme si pour eux, la vraie vie se trouvait déjà là-bas, en Israël. Pour moi, c'est à peu près l'inverse. C'est le départ en Israël qui constitue la surprise, une sorte d'accident de parcours qui m'a déconcertée moi-même.

Cette jeune Parisienne qui vous ressemble part s'installer en Israël, avec mari et enfants. Quitter Paris à trente ans et plus pour se retrouver à apprendre l'hébreu dans une classe d'oulpan, c'est faire le grand saut?

Dans le discours officiel, l'Aliya est souvent présentée comme une

conquête, l'exécution d'un plan préétabli, un programme d'intégration volontaire à son nouvel environnement. Je n'ai pas du tout vécu mon Aliya de cette manière. Pour moi, il s'agit plutôt d'une déconstruction dans la mesure où il faut accepter de perdre beaucoup d'habitudes, de réflexes de pensée, de confort de vie et de certitudes surtout. La condition psychologique du nouvel immigrant est éprouvante. Il a souvent la tentation de comparer sa nouvelle vie à l'ancienne. Et il a aussi à faire le deuil d'un Israël fantasmagique et bien souvent idéalisé.

L'oulpan se présente toujours comme un rite de passage, une richesse de la machine à intégrer israélienne...

Dans le livre, il est question de deux oulpans, un premier à Jérusalem et un second, à Haïfa. On fait souvent

deux, trois oulpans pour parvenir à intégrer l'hébreu. C'est l'un des premiers défis auxquels le nouvel émigrant est confronté. L'oulpan est une sorte de cocon formé de déracinés, un repère d'exilés venus des quatre coins du monde et, d'un point de vue romanesque, une expérience humaine et linguistique sans précédent.

La narratrice jette un regard très lucide sur la société israélienne et sur ses nouveaux immigrants...

L'Aliya recèle une promesse séduisante mais dangereuse, celle de nous faire quitter un exil et de nous rapprocher de nous-mêmes. Mais certains nouveaux immigrants déchantent assez vite lorsqu'ils sont confrontés à la dimension exotique d'Israël, à savoir une culture, une mentalité où ils ne se reconnaissent pas forcément, qui les heurte bien souvent. Ils ont le sentiment de devoir se battre pour tout et d'être inadaptés à leur nouvel environnement. Certains ressentent le besoin d'affermir, de consolider une identité parfois vacillante à travers la pratique religieuse. Une anecdote à ce propos: après quelques semaines en Israël, un tiers de ma classe d'oulpan avait changé de prénom en passant d'Alain à Eli, de Sylvie à Sarah ou d'Eric à Moshe... Et il y a aussi les déçus de l'Aliya, ceux qui repartent discrètement en ravalant leurs espoirs au fond de la valise et dont on parle peu.

Vous livrez le récit irrésistible d'une scène de séduction sur la plage de Tel-Aviv. Encore l'expression d'un choc culturel?

Il s'agit d'une scène de plage assez banale à Tel-Aviv, où deux jeunes estivantes «survitaminées» électrisent leur voisinage. On ne sait pas toujours comment se situer ni réagir, que ce soit dans une file d'attente à la banque, sur la route ou dans un bus. Lorsque je suis passée de Paris à Jérusalem par exemple, je n'ai pas eu le sentiment de changer de pays, mais de changer de monde. Je me souviens d'une scène, l'hiver dans un bus que j'empruntais

régulièrement pour me rendre à l'oulpan le matin, où plusieurs passagers sans doute enrhumés ont sorti en même temps de leur sac un rouleau de papier de toilettes afin de se moucher. Étudiantes, soldats, religieuses en tenue stricte, avec leur petit livre de prières, ils étaient tous assis avec leur rouleau de papier toilette sur les genoux. Mon œil de Parisienne a fixé le tableau.

Pour s'intégrer, la narratrice emprunte des chemins de traverse... Elle va s'adonner au tango, une sorte de métaphore de l'Aliya?

Le tango, c'est un autre apprentissage qui passe par le corps cette fois, un «oulpan du corps» si je puis dire, et sans doute une façon de s'incarner en Israël. Il y a dans le tango la possibilité d'exprimer beaucoup d'émotion et aussi cette dimension de lutte, de combat entre l'homme et la femme. Il faut s'accorder, s'ajuster et résister en même temps à l'autre, ne pas fondre. Le monde du tango est un univers codifié où il faut apprendre à naviguer avec le plus de grâce possible et trouver sa place, ce qui n'a rien d'évident

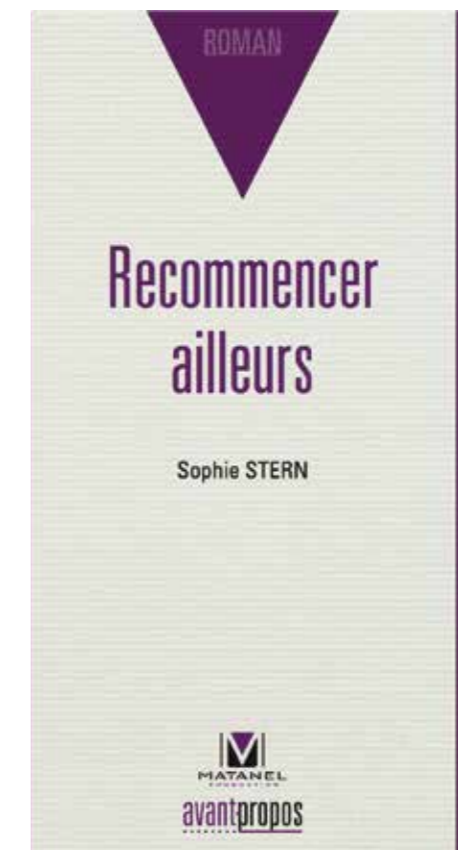
quand on est étrangère à la culture et qu'on débute. Un défi supplémentaire!

Le roman se termine par l'évocation des femmes du centre Finkelstein. Que représente ce lieu chargé de symboles?

C'est un endroit étrange, un peu indéfinissable et décalé, entre maison de retraite, boutique de souvenirs et café, avec une belle terrasse silencieuse au milieu. C'est un lieu hanté par les survivants de la Shoah, des hommes et des femmes plus vieux qu'Israël. Les vies passées de ces survivants font écho à la nouvelle vie de la narratrice et donnent épaisseur et relief à sa propre quête. Un parfum maternel, nostalgique et européen traîne entre les tables. Un lieu symbolique où a été conçu le projet de ce livre, qui rappelle aussi la raison d'être de ce pays.

Comment fait-on pour se projeter en Israël?

En essayant d'être optimiste, ouvert, tolérant avec soi-même, de concilier sa part raffinée française avec cette nouvelle voix israélienne, plus directe et frontale. Dans l'harmonie si possible, et pas la coupure ou le déni comme c'était le cas auparavant. Heureusement, la nouvelle Aliya, depuis l'arrivée des Russes, est moins idéologique, moins violente. On n'a plus honte de son accent, de ses bonnes manières ni de sa belle langue natale. Au contraire, on veut la transmettre à ses enfants car on la vit comme une richesse supplémentaire, un atout. Cela dit, le candidat à l'Aliya a souvent l'innocence de croire qu'il va enfin réaliser son unité, «devenir un» ce qui constitue un leurre, car il reste double. Il devient certes citoyen israélien, mais demeure un Français quoi qu'il fasse. Il quitte un «exil identitaire» pour entrer dans un autre exil, culturel.



Propos recueillis par Nathalie Hamou